

**SOCIÉTÉ ROYALE D'ARCHÉOLOGIE — ALEXANDRIE**

---

# BULLETIN

(No. 31 — N. S. Vol. IX-2)

Publié par A. ADRIANI.

ALEXANDRIE

SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS ÉGYPTIENNES

—  
1937

# La Stèle Gréco-Démotique de Moschion

## I. — Histoire et provenance du monument.

Le texte en 28 vers qui a été l'occasion première du présent article, tout inédit qu'il est encore, apparaîtra sans doute à plus d'un lecteur comme une vieille connaissance. Ceux qui, pendant ces dernières années, ont visité au Caire l'exposition d'antiquités de M. Nahman ont pu y remarquer un bloc d'albâtre, complet en lui-même, mais ayant de toute évidence constitué jadis la partie supérieure, cintrée, d'une stèle (fig. 1). Sous sa base, deux trous avaient dû servir de logements aux tenons qui fixaient ce bloc au reste du monument. Sur l'une des faces apparaissait une inscription grecque : en haut et au milieu, 4 vers ; au dessous, deux colonnes juxtaposées, de 9 vers chacune ; plus bas, 4 vers encore, placés symétriquement à ceux du haut. Cette disposition, à elle seule, excitait une curiosité que la lecture des vers augmentait sans la satisfaire. Tout au plus pouvait-on deviner que le bas de la stèle, disparu, devait avoir un contenu peu ordinaire.

Après avoir moi-même pendant des années coudoyé sans le comprendre ce bloc mystérieux, j'eus un beau jour la clé de l'énigme en m'apercevant que nous étions en présence du haut de la stèle gréco-démotique dédiée par un certain Moschion à Osiris, en reconnaissance d'une guérison miraculeuse.

Un grand fragment de la partie inférieure, la plus considérable en étendue et en intérêt, se trouve depuis longtemps au Musée de Berlin (1). Il avait été acheté au Caire, mais son origine première était inconnue. Lepsius le fit connaître par le fac-simile qu'il en donna dans ses *Denkmäler* (2). En 1880, la partie grecque du texte fut publiée et commentée excellemment par Puchstein (3). Eugène Reville, à son tour, édita le texte démotique (4) et en donna une traduction dont la clarté n'est pas le mérite essentiel.

(1) No. 2135. *Ausführliches Verzeichnis der aegypt. Altertümer u. Abgüsse* (1899), p. 329 ; *Führer durch die staatl. Museen zu Berlin. Die aegyptische Sammlung* (1929), p. 63.

(2) Tome XII, Abtheil. VI, pl. 73, 74, Gr. 8-11 ; Dem. 180-182.

(3) *Epigrammata graeca in Aegypto reperta*, Strasbourg 1830, N<sup>o</sup>. 1 et pl. 1.

(4) *Revue égyptologique* II (1882), p. 272-278 ; cf. *ibid.*, I (1880) p. 191. Ce texte est l'un de ceux sur lesquels E. Boudier a fondé son étude de *Métrie démotique*

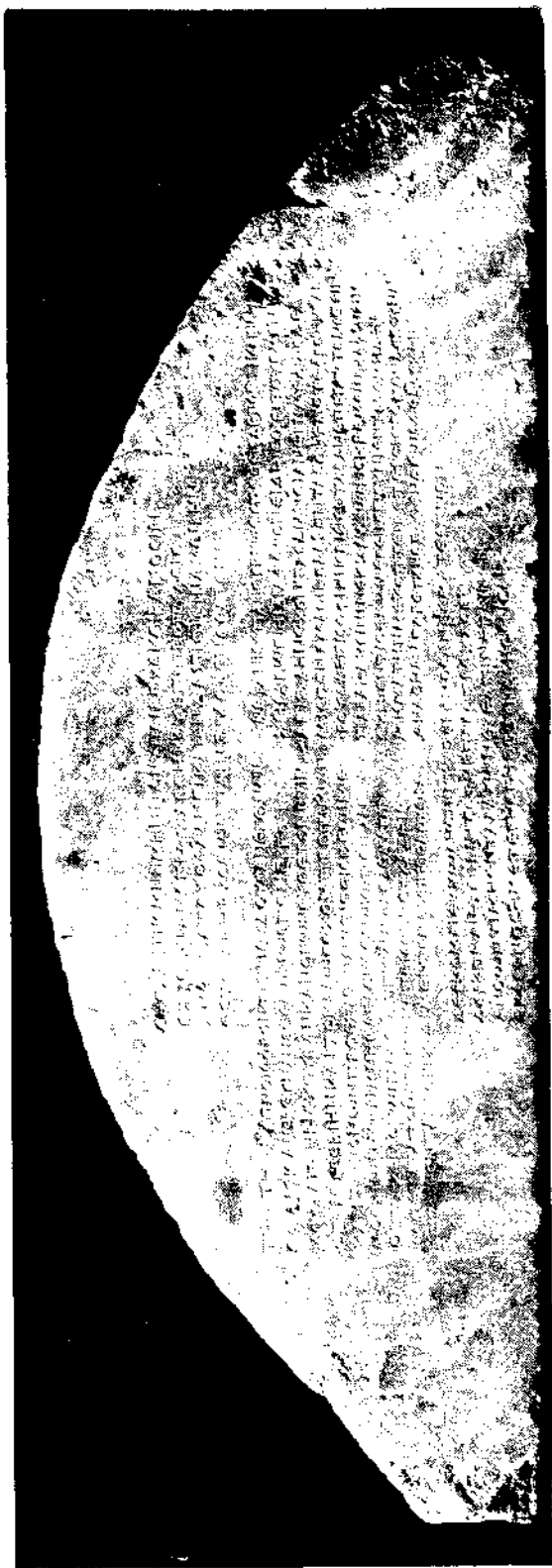


Fig. 1.

Partie supérieure de la stèle de Moschion, conservée au Musée du Caire.

Le fragment que possédait M. Nahman, et qui est maintenant conservé au Musée du Caire (1), m'a permis d'établir la provenance de la stèle. M. Nahman tenait ce bloc de M. Paquier, dont il avait acheté en 1926 la collection d'antiquités. M. Paquier, alors retiré au Caire, avait vécu longtemps à Sakha, dans le nord du Delta, où il exerçait les fonctions de Surveillant du Service vétérinaire des Domaines. M. Nahman ignorait si ce bloc avait été trouvé à Sakha même ou dans quelque autre site antique des environs. M. Paquier, mort en février 1933, ne pouvait plus nous renseigner. Mais je fus tiré d'incertitude par la complaisance de J. B. Piot Bey (2), dont M. Paquier avait été le collaborateur au Service vétérinaire. Piot Bey, qui se rappelait fort bien avoir vu la pierre dans la maison de M. Paquier à Sakha, eut l'amabilité de s'informer auprès de Madame Veuve Paquier, et quelque temps après m'écrivit ceci :

« Au sujet de la stèle dont vous m'avez entretenu, j'ai interrogé Madame Paquier, qui a gardé le souvenir qu'elle avait été trouvée dans le Kôm de Sakha et qu'elle avait été apportée à son mari par un indigène autochtone, son fournisseur habituel.

« Il est certain qu'à l'heure actuelle on ne trouverait plus trace du fouilleur ni de l'emplacement des fouilles, ce kôm ayant à peu près disparu, de sorte qu'il n'y aurait aucune chance de retrouver quelques débris du monument ».

Nous pouvons donc admettre comme à peu près certain que la stèle de Moschion provient de Sakha. Aux souvenirs de Madame Paquier viennent s'ajouter des raisons de vraisemblance. Le bloc du Caire est d'un poids considérable : il serait surprenant que M. Paquier, amateur d'antiquités mais nullement épigraphiste, se fût fait apporter ce monument s'il avait été trouvé ailleurs que dans le site même où il résidait. D'autre part, on sait que Sakha, l'ancienne Xoïs, était un centre important du culte d'Osiris. On y conservait des reliques du dieu, ses « humores » (3). Il ne serait donc pas étonnant que le miracle dont a bénéficié Moschion se fût produit là, et que la stèle dressée par lui *σηκοῦ ἐπὶ προπύλαις* eût été adossée à l'enceinte de ce Sérapeum dont nous connaissons l'existence à Xoïs (4).

(1) *Journal d'entrée* No. 63160. Longueur 91,5 cm., hauteur 30,5, épaisseur 29.

(2) Décédé ~~lui-même~~ depuis lors, le 13 janvier 1935.

(3) WIEDEMANN, *Herodots zweites Buch*, p. 586.

(4) D'après J. de Rougé : cf. GAUTHIER *Dict. géogr.* IV p. 87.

## II. — Reconstitution de la stèle.

Le fragment du Caire et celui de Berlin sont encore assez loin de représenter, à eux deux, l'ensemble de la stèle. Mais ils permettent d'en reconstituer avec une assez grande certitude la disposition générale. C'est ce que j'ai tenté de faire dans le dessin ci-joint (fig. 2) où j'ai figuré par des traits les lignes d'écriture et désigné respectivement par les lettres G et D les poèmes grecs et démotiques. La reconstitution de la partie qui manque aux « *damiers* » grec et démotique ne peut prêter à aucun doute. Mais on peut se demander si, entre le haut de ces damiers et le fragment du Caire, il n'y avait pas une surface plus étendue que je ne l'ai figurée, et suffisante pour contenir encore quelque poème. Cela me paraît peu probable. Telle que je l'ai reconstituée, la stèle offre des proportions normales et satisfaisantes (120 × 92 cm.); et la partie inférieure, qui formait un bloc séparé, constitue un carré parfait si on laisse, comme je l'ai fait, entre le haut des damiers et le bord de ce bloc, une petite marge à peu près égale à celle qui existe encore sur le bord droit et qui devait exister sur le bord gauche.

Sans doute peut-on s'étonner de la disproportion qui existe ainsi entre la partie grecque et la partie démotique, alors qu'à certains égards Moschion semble avoir cherché une correspondance exacte entre les poèmes écrits dans l'une et l'autre langue. Les deux damiers se font pendant, les poèmes D 2 et G 4 se répondent, par le sens et par la disposition matérielle. Mais si les poèmes acrostiches D 3 et G 5 se font face sur la stèle, leur sens paraît être fort différent. En somme rien n'oblige à supposer un équilibre parfait entre la partie démotique et la partie grecque. Moschion a pu développer davantage cette dernière, peut-être parce que le grec, plus souple et plus brillant, fournissait un meilleur moyen d'expression à sa verbosité grandiloquente. Il faut bien reconnaître, en tout cas, qu'il a consacré au grec seul la place d'honneur, dans le haut de la stèle (1).

C'est aussi un poème grec, G 6, qui occupe seul le bas de la pierre, sans que rien lui réponde en démotique. La position de ce poème est même surprenante au premier abord. Au lieu de se trouver à cheval sur l'axe vertical de la stèle, comme on s'y attendrait, et comme c'est le cas

(1) Dans le poème D 1, l'expression « Les Egyptiens et les Grecs », semble rappeler (bien que le contexte soit perdu) le vers 3 du poème G 1, de sorte qu'il n'y aurait pas lieu de chercher ailleurs le correspondant démotique de ce poème.

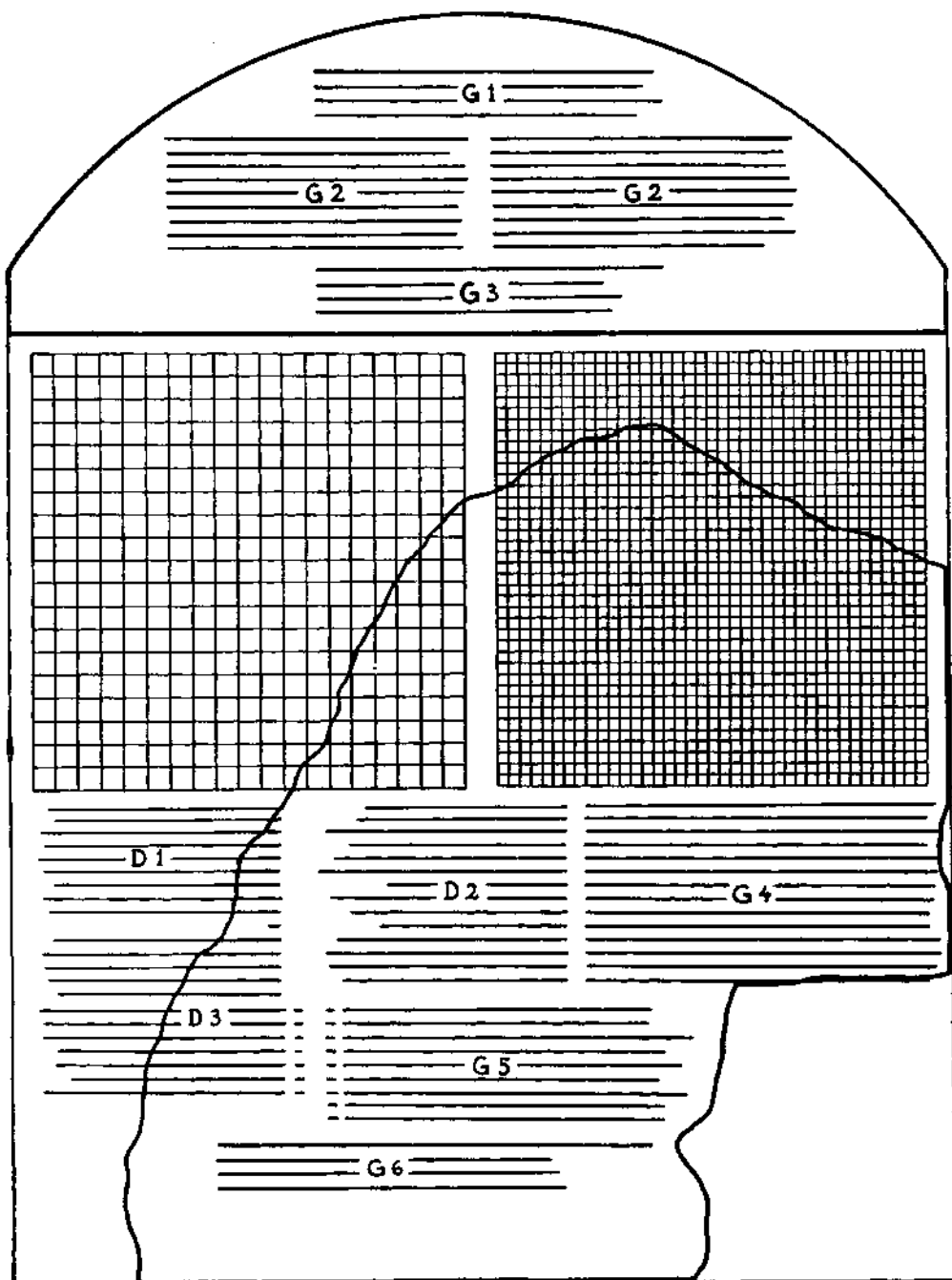


Fig. 2

Reconstitution de la stèle de Moschion.

Un trait gras entoure les parties conservées : en haut celle du Caire, en bas celle de Berlin.

pour le poème G 3 dont il est la répétition littérale, il est franchement désaxé, repoussé vers la gauche. C'est peut-être pour que ce poème pût se trouver au dessous de D 3 et de G 5 à la fois, et mit de façon plus évidente le point final, en grec, à l'ensemble de la stèle.

Existait-il un texte dans l'angle inférieur droit, maintenant disparu ? C'est peu vraisemblable ; l'espace, très restreint pour un texte démotique (que l'on n'imagine d'ailleurs pas enclavé ainsi dans la partie grecque) est nettement trop petit pour un poème en vers grecs.

En somme nous pouvons nous représenter sans beaucoup de doute l'aspect curieux, déconcertant, — *περίεργον, ἄδηλον*, comme elle le dit elle-même —, qu'offrait aux passants intrigués la stèle de Moschion. Mais seule la découverte de fragments nouveaux (1) permettrait de connaître intégralement le texte des poèmes démotiques D 1 et D 3, et il faudrait posséder un peu plus du damier démotique pour en reconstituer le texte complet. Au contraire le texte grec nous est maintenant rendu en entier (à part la fin du vers 40). C'est pourquoi il m'a paru utile de l'imprimer ici *in extenso*, en faisant suivre chaque poème d'un essai de traduction française.

### III. — Texte grec et traduction française.

#### G 1

Moschion parle en son propre nom, s'adressant à Osiris.

Σῆς ἀρετῆς μνήμην, πανυπείροχε κοίραν' Ὅσιρι,  
στήλῃ ἀναγράφας σηκοῦ ἐπὶ προπύλοις  
ἄνθεμα τοῦθ' Ἑλλησι καὶ ἐνδαπίοισιν ἀμοιβὴν  
ἔστικα κηρύσσων πλινθίδος ἐν σελλοῖν.

*De ton miracle, ô seigneur suprême Osiris, j'ai fait graver le souvenir sur une stèle et contre les propylées de ton enceinte, en hommage et en remerciement, je l'ai dressée, voulant, aux yeux des Grecs et des indigènes, proclamer ce miracle dans les cases du damier.*

(1) Ces fragments existent peut-être dans des Musées ou des collections particulières. Avis aux conservateurs ou collectionneurs qui auraient entre leurs mains des morceaux d'albâtre portant des cases carrées avec des lettres grecques ou démotiques !

G 2

La stèle (ou le damier, la κλινθίς) parle au passant qui s'arrête.

- 5 Τί με τὴν ἀύπνοισ φροντίσιν εὐδουσάν ἐγείρων  
σκύλλεις, ἀνερευνᾶν ἐθέλων, ὡς περίεργον  
κοῦχ ἄπλην ἔχουσαν κανόνων εὐθετον ὄψιν ;  
Ὁ γὰρ εὐσεβίην καὶ τὸ καλῶς ἔχον προτιμῶν  
χαριτήσιον ὦν προίπαθεν ἀνατιθεὶς θεῶι με  
10 Μοσχίων μερίμνης ἀγαθῆς ἔδωκε πείραν,  
οὐ παχεὶ λόγῳι πλάσας τι, γυμνάσας δ' ἑαυτὸν  
κἀμὲ κατὰ πονήσας συνέπεισεν ἡσυχάζειν  
κοῦ μόνον παρκαστιχίδι με τοῖς μαθεῖν θέλουσιν  
ἐνεφάνισε, πκνούργως ὑποθεὶ. δ' ἔπος τι καινὸν  
15 χει ἀγωγίτη διάφορον, εἰδῶς ὅτι τοῖς μὲν  
ἀγκύλην ἔχοντας διάνοιαν ἐπιμελῶς δεῖ  
μισθὸν ἀμαθίης λαβόντας ὄψε ποτε φρονῆσαι,  
τοῖς δ' ἐπὶ σοφίτη κριθέντας ἀνεπίτακον ἔξειν  
παράκλησιν ἔν' ἐκ κλύδωνος ἡρεμεῖν μ' ἄφωσιν.  
20 Συνιέντι θέλω λέγειν τι, συνιέντι δὲ μηδὲν  
μὴ μάτην με κόπτειν, ἐτέρως τόπον δὲ δοῦναι.  
Ἄνάθημα γὰρ εὐχῆς θεὸς ἡδέως δέδορκεν.

*Pourquoi, rompant le somme où veillent mes pensées, me harceler, toi qui veux pénétrer mon secret, sous prétexte que je suis provocante et n'ai pas l'aspect simple qui satisfait les usages ? C'est un homme passionnément pieux et droit, Moschion, qui, par reconnaissance des bienfaits reçus me vouant en hommage au dieu, d'un esprit bien doué a donné la mesure ; au lieu de façonner quelque pesant récit, faisant un vigoureux effort il m'a créée, et m'a recommandé de me tenir discrète. Et, non content de dévoiler par un acrostiche mon secret à qui veut savoir, il m'a subtilement fait suivre d'un poème unique dans son genre et précieux fil conducteur. Car il savait que lorsqu'on a l'esprit crochu il faut, après avoir reçu le juste salaire de sa sottise, faire effort pour se rallier enfin au bon sens, tandis que ceux qui sont rangés sous le signe de la sagesse se sentiront spontanément portés à me laisser en paix hors de la houle humaine. Pour celui qui comprend j'ai quelque chose à dire ; pour celui qui ne comprend rien, au lieu de m'obséder en vain, qu'à d'autres il cède la place : car sur ce dévot hommage le dieu avec plaisir a porté son regard.*



G 3

Osiris s'adresse à Moschion.

Δέρκομαι εὐχολῆς πιτυτόφρονος ἄνθεμα τερπνόν,  
 δέρκομαι, εὐσεβῆ τ' οὐ με παρετρόχασεν·  
 25 ἄνθ' ὧν τιμήντα λαχὼν εὐελπιν ἔπαινον  
 ἐκ φρενὸς ἡμετέρης γηθόζυτος κόμισαι.

*Je vois d'une dévotion ingénieuse l'hommage délicat, je vois, et cette pieuse attention ne m'a point échappé ; en échange réjouis-toi de recevoir les remerciements précieux et pleins de promesses que te décerne notre cœur.*

LE DAMIER GREC

Σ	Ι	Α	Ι	Ε	Ρ	Τ	Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι	Σ																
Ι	Α	Ι	Ε	Ρ	Τ	Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι														
Α	Ι	Ε	Ρ	Τ	Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι															
Ι	Ε	Ρ	Τ	Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι														
Ε	Ρ	Τ	Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι													
Ρ	Τ	Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι												
Τ	Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι											
Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι										
Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι									
Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι								
Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι							
Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Μ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι							
Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Μ	Ι	Μ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι						
Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Μ	Ι	Δ	Ι	Μ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι					
Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Μ	Ι	Δ	Ι	Δ	Ι	Μ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι				
Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Μ	Ι	Δ	Ι	Ρ	Ι	Δ	Ι	Μ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι			
Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Μ	Ι	Δ	Ι	Ρ	Ι	Σ	Ι	Ρ	Ι	Δ	Ι	Μ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι
Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Μ	Ι	Δ	Ι	Ρ	Ι	Σ	Ο	Σ	Ι	Ρ	Ι	Δ	Ι	Μ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι
Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Μ	Ι	Δ	Ι	Ρ	Ι	Σ	Ι	Ρ	Ι	Δ	Ι	Μ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι	
Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Μ	Ι	Δ	Ι	Ρ	Ι	Ρ	Ι	Δ	Ι	Μ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι		
Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Μ	Ι	Δ	Ι	Ρ	Ι	Δ	Ι	Μ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι			
Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Μ	Ι	Δ	Ι	Δ	Ι	Μ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι				
Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Μ	Ι	Δ	Ι	Μ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι					
Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Μ	Ι	Μ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι						
Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Μ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι							
Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Σ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι						
Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ο	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι							
Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Χ	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι								
Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ι	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι									
Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Ω	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι										
Τ	Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Ν	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι											
Ρ	Τ	Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Υ	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι												
Ε	Ρ	Τ	Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Γ	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι													
Ι	Ε	Ρ	Τ	Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Ι	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι														
Α	Ι	Ε	Ρ	Τ	Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι															
Ι	Α	Ι	Ε	Ρ	Τ	Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Σ	Α	Σ	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι														
Σ	Ι	Α	Ι	Ε	Ρ	Τ	Α	Ι	Α	Δ	Ο	Π	Ν	Ο	Τ	Σ	Ι	Ε	Θ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Ν	Π	Ο	Δ	Α	Ι	Α	Τ	Ρ	Ε	Ι	Α	Ι																	

Si l'on part de l'o qui occupe la case centrale du damier et si l'on passe d'une case à une autre (horizontalement ou verticalement, pas en diagonale) en se rapprochant toujours d'un des bords et de l'angle le plus voisin, on retrouve, quel que soit l'itinéraire suivi, la phrase :

Ὅσιριδι Μοσχίων ὑγιασθεὶς τὸν πόδα ἰατρείταις.

*Moschion à Osiris, pour avoir eu le pied guéri par ses soins (1).*

G 4

Explications de Moschion à l'adresse du lecteur.

Μέσην μέσης τῆς πλινθίδος τὴν χειραγωγὸν ἀρχὴν  
λαβὼν, ἴχ·ευε προβλ'πων, ἔν' εὐσύνοπτος ἦι σοι  
ἢ παύλλα τῶν ἐμῶν πόνων κ[α]τὰ πλινθίδος μέριμνα·  
30 χῶσαι τις ἴδρις πολυπόνου φυτουργίης ὑπάρχων,  
ἐντεῦθεν ἐκ πηγῆς ἄγων μελιρῦτου τιν' ἔρμῆν  
ἄρδευ' ἐς ὄρχους πολυμερεῖ· στοιχηθὸν ἐξελίσσων.  
Εἰς τέσσαρας μὲν οὖν τ.θεὶς πανουργίης ἀρ.θμοῦς  
τὸ σῶμ' ἔδλον μὴ που λάθῃς καὶ συνεχέας προσάψῃς  
35 σὸν ἀγνόημ' ἀμαρτάνων τῶι μῆθεν ἀγνοοῦντι.  
Τάξιν γὰρ εὐρῶν ποικίλως διατρέχουσιν ἐξῆς  
πηγῆς τε πρὸς τέρμ' ἐξ ἴσου σύμφωνοι ἀποτελεσμόν,  
συνεὶς ἀνάθεμά τ' εὐμενῶς ὡς κοίρανος δέδορκεν  
καὶ καρπὸν εἶον ἐκ φρενὸς θείας λαβὼν κομίζω,  
40 σαφῶς ἐρεῖς πε·σθεὶς ἐμοὶ θ[

*Au milieu du milieu du damier tu prendras à son début le fil conducteur et tu suivras la piste, le regard en avant, pour que se révèlent à toi le soulagement de mes maux et le secret du damier. Tel un homme expert aux rudes labeurs des champs, conduis en partant de là l'essor d'une source à l'eau mielleuse et abreuve le sol en la faisant serpenter d'une travée à l'autre à travers les multiples rangées. Divise donc en quatre membres le corps entier de l'énigme, et ne va pas à ton insu attribuer, si tu t'embrouilles, l'erreur de ta propre sottise à celui qui n'est point un sot. Quand tu auras découvert l'ordonnance qui, sous la diversité, se poursuit de proche en proche, et compris l'aboutissement de la source à son terme par des trajets équivalents, quand tu sauras quel regard bienveillant le seigneur a porté sur cet hommage et quelle récompense je reçois, décernée par le cœur du dieu, à coup sûr tu diras avec moi [...]*

(1) Le damier démotique D est construit suivant le même principe, mais il se lit en partant des coins pour aller vers le centre, et chacune de ses cases contient un mot entier au lieu d'une lettre.

G 5

La stèle (ou le damier) parle au passant.

- M Μή με θαυμάσης εἰ πολύχωρος οὖσ' ἄδηλον  
O ὄμμασιν φέρω φαντασίην· οὐ δύναται γὰρ  
C στοιχεῖά τις εὐγνωστα τίθεις μὴ οὐκ ἀποκρύφαι,  
X χῶρην ἵνα τῶι θέλοντι καὶ πλάνην παράσχη.  
45 I Ἴνα δὲ μὴ μικρὴν κείσ' ἄπορον τρίπης ἀταρπὸν,  
Ω ὡς ἂν ἰσαριθμῶν Πιερίσιν στίχων κατάσχης  
N νοῦν, ἀποκνίσας εὐξίνετον γράμμ' ἀφ' ἐκάστου,  
O ὄρμησον ἐφ' ἣν τέθεικε χειραγωγὸν ἀρχήν·  
C σημανεῖ γάρ, εἰ πύθοιο, κῆν ὀρθὸν ἔχης νοῦν.

*Ne t'étonne pas si, avec mes mille cases, j'offre aux regards un aspect déconcertant ; on ne saurait, quand on assemble des lettres familières à tous, s'empêcher d'y mêler quelque mystère, pour fournir à qui le veut bien le champ libre et l'occasion d'errer. Cependant, pour ne pas t'aventurer trop loin dans ce sens, engagé sur une voie sans issue, dès que tu auras saisi l'intention cachée dans ces vers dont le nombre égale celui des Muses, retranchant de chacun d'eux une lettre facile à deviner, cours ensuite vers le fil conducteur qu'on t'a ménagé : il te guidera, si tu t'adresses à lui, et pourvu que tu aies l'esprit droit.*

G 6 (= G 3)

Osiris s'adresse à Moschion.

- 50 Δέρκομαι εὐχολῆς πινυτόφρονος ἄνθεμα τερπνόν,  
δέρκομαι, εὐσεβίῃ τ' οὐ με παρετρόχασεν·  
ἀνθ' ὧν τιμήντα λαχὼν εὐελπιν ἔπαινον  
ἐκ φρενὸς ἡμετέρης γηθόσυνος κόμισαι.

*Je vois d'une dévotion ingénieuse l'hommage délicat, je vois, et cette pieuse attention ne m'a point échappé ; en échange réjouis-toi de recevoir les remerciements précieux et pleins de promesses que te décerne notre cœur.*

IV. — **Commentaire littéral.**

1. Ἀρετή est pris au sens de *miracle*, qu'il a souvent dans la littérature dite précisément *arétalogique*. Cf., par exemple, l'arétalogie d'Imouthès *P. Oxy.* 1381, l. 136 : τὴν τοῦ θεοῦ... ἀρετήν.

3-4. Je ne crois pas qu'il faille considérer *τούτο* comme un adjectif (*ἄνθεμα τούτο* = cette offrande) ; j'y vois plutôt un pronom, complètement de *ἔστακα*. *Ἄνθεμα* est attribut de *τούτι*, et *ἀμοιβήν* est, à son tour, attribut de *ἄνθεμα*, ce qui explique l'absence de conjonction pour unir les deux mots, sans qu'il y ait à invoquer une licence poétique. Le sens littéral est donc «... j'ai dressé cela (la stèle avec son inscription) en guise d'offrande, offrande qui était une expression de reconnaissance (*ἀμοιβήν*). On pourrait aussi songer à rapprocher étroitement *ἀμοιβήν* des mots qui précèdent et y voir une sorte d'accusatif adverbial, avec l'idée d'*alternance* que le mot exprime souvent. On traduirait alors : « pour les Grecs et les indigènes à tour de rôle ». Mais cette interprétation me paraît moins vraisemblable.

Le datif *Ἑλλησι καὶ ἐνδαπίοισιν* se rattache à la fois, d'une manière assez lâche, à *ἔστακα*, et plus étroitement à *κηρύσσων*.

Le parfait *ἔστακα* est employé dans le sens transitif, qu'il a presque toujours, tandis que la forme *ἔστηκα* est généralement intransitive.

*κηρύσσων* : cf. l'arétalogie d'Imouthès, l. 144-145 : *ἐκήρυσσον αὐτοῦ* (du dieu) *τὰς εὐεργεσίας*.

5. L'expression *τὴν ἀύπνοις φροντίσιν εὐδουσαν* semble au premier abord contradictoire, et j'ai songé à rattacher *ἀύπνοις φροντίσιν* à *ἐγείρων* : « m'éveillant par des préoccupations qui brisent le sommeil ». Mais la place des mots s'y oppose, à moins d'imputer à Moschion une infraction grave aux usages élémentaires du grec. La seule signification possible est : « me réveillant, moi qui dors dans des pensées sans sommeil. » Moschion a voulu commencer son poème par cette double antithèse verbale *ἀύπνοις... εὐδουσαν ἐγείρων*, trait brillant et paradoxal qui est bien dans sa manière, et qui n'est d'ailleurs pas tout à fait dépourvu de sens, à condition de donner aux mots la nuance convenable. *Εὐδεν* et *ἐγείρειν* ne s'appliquent pas seulement au *sommeil*, au sens précis et étroit. *Εὐδειν* peut exprimer, sous une forme imagée, le repos, le calme, l'immobilité : *εὐδέτω πόντος*, *εὐδέτω δ' ἄμοτον κακόν* (SIMON. 37, 15); *Γοργίαν ἐάσομεν εὐδειν* (PLATON, *Phèdre* 267a). Ici, le mot désigne cette attitude discrète, modeste, que Moschion prétend avoir imposée à sa stèle (*συνέπεισεν ἡσυχάζειν*, v. 12). A l'en croire, cette stèle ne cherche point à provoquer la curiosité des hommes ; elle désire qu'on la laisse seule, tranquille (v.19), morte pour ainsi dire aux futilités du monde extérieur, toute concentrée au contraire sur elle-même, sur la méditation des pensées pieuses dont elle est chargée, — les *ἀύπνοι*

φροντίδες, flamme intérieure toujours en éveil sous les apparences d'apathie et de torpeur. Le passant qui s'arrête, intrigué par l'aspect de la stèle, trouble son calme et sa méditation ; il la réveille en quelque sorte, comme un indiscret arrache un philosophe à ses pensées en s'arrêtant près de lui, en lui frappant sur l'épaule et en lui posant quelque question futile.

Moschion a pu trouver l'idée de son antithèse verbale chez d'illustres devanciers. Cf. SOPH., *Philoct.* 848, ὕπνος ἀυπνος, SOL. 4, 19, πόλεμον εὖδοντ' ἐπεγείρει, et CALLIM. *frag.* 273, τί δάκρυον εὖζον ἐγείρεις ;

6. Πέρσειργος s'emploie pour qualifier des *objets* qui sont le produit d'un travail compliqué, minutieux et recherché à l'excès. Il est appliqué à un parfum (HIPPOCR. *Praec.* 10), à des parures (ARISTOPH. *frag.* 321 Kock), à un tableau (PLUT. 2, 64 a), à un arrangement de cheveux (LUCIEN, *Nigr.* 13). Isocrate (I, 27 Blass) oppose le περίεργον à la vraie beauté : ἔστι δὲ φιλοκάλου τὸ μεγαλοπρεπές, καλλωπιστοῦ δὲ τὸ περίεργον. On dit d'un style forcé, affecté, manquant de naturel, qu'il est περίεργον (DEN. HAL. *Vett. Cens.* c. 3, 2, à propos du style de Thucydide). En somme le mot évoque le contraire de la simplicité, et peut-être faut-il le prendre ici dans ce sens. On pourrait même y voir un qualificatif de ἔψιν et construire : ὡς ἔχουσιν ἔψιν περίεργον κοῦχ ἀπλήν. Οὐκ ἀπλήν ne ferait que reprendre l'idée de περίεργον sous une forme négative, tournure tout à fait conforme à l'usage grec. Cependant j'inclinerais à rapporter περίεργον à la stèle elle-même (ὡς περίεργον [σῶσαν]) et à voir dans le mot non seulement l'expression d'un fait matériel, mais une certaine nuance morale. Πέρσειργος se dit d'une *personne* indiscrete, touche-à-tout, soucieuse de connaître les affaires des autres et de s'y immiscer à tout prix ; le mot est classique dans ce sens. Peut-être (ce serait une autre nuance de la même idée) conviendrait-il aussi pour qualifier une personne qui brûle d'attirer et de retenir l'attention, la curiosité d'autrui, par son extérieur, son attitude, ses petites manœuvres ingénieusement calculées. Ce sens conviendrait bien à notre passage : le spectateur, trompé par les apparences, risque de prêter à la stèle des intentions « provocantes », contraires à cette modestie que lui a prescrite Moschion (v. 12) et qui est conforme à ses véritables sentiments (v. 5).

7. Κανόνων εὖθετον. La construction de εὖθετος avec le génitif est exceptionnelle. Le mot est d'ordinaire suivi de εἰς, de πρός, ou du datif.

Cependant dans un décret que je publierai ailleurs dans ce *Bulletin* on lit, l. 12, εὐθέτους τῆς ἀρχιερωσύνης «qualifiés pour l'archiprêtrise».

11. οὐ παχεῖ λόγῳι πλάσας τι. Critique à l'adresse de ceux qui témoignent leur reconnaissance envers un dieu sous la forme d'un récit, en style plus ou moins pesant, de leurs infortunes et de l'intervention divine qui les a sauvés. Moschion, lui, s'est contenté d'une seule et courte phrase, qui tire sa valeur de la disposition ingénieuse dans les cases du damier.

12. συνέπεισεν ἡσυχάζειν. Cf. note aux vers 5 et 6.

13. παραστιχίδι: le poème G. 5.

14. πανούργως, pris ici en bonne part. cf. note au vers 33.

ἔπος τι: le poème G 4.

15 et suiv. Je vois mal comment s'enchaînent ici les idées de Moschion ; peut-être est-ce une erreur de supposer qu'elles s'enchaînent. On est d'abord tenté de croire que le membre de phrase commençant par εἰδῶς ἔτι est un commentaire des vers précédents et va exposer *pourquoi* Moschion s'est décidé à faire suivre son damier d'un acrostiche et d'un poème explicatif. Mais, en fait, la pensée semble dévier et prendre un autre cours. Moschion marque une distinction entre les sots, « à l'esprit crochu », et les gens raisonnables. Ces derniers se sentiront d'eux-mêmes portés à laisser la stèle en paix, à ne pas s'arrêter devant elle. Les insensés, eux, « doivent, après avoir reçu le juste salaire de leur sottise, revenir enfin au bon sens ». Cela pourrait s'entendre de diverses manières. Mais, puisque la conduite des gens de bon sens consiste à passer leur chemin sans s'attarder, il faut probablement comprendre que les sots finiront, eux aussi, par s'en aller, après avoir toutefois perdu leur temps et s'être creusé la tête sans résultat devant l'énigmatique damier ; tel sera le salaire (la punition) de leur sottise. Mais alors tout cela n'explique pas *pourquoi* Moschion a fait suivre son damier des indications nécessaires pour le rendre intelligible aux passants, alors que, d'après lui, les uns seront trop sots pour comprendre, tandis que les autres, dans leur sagesse, ne le tenteront même pas.

On pourrait supposer que les sages ne passeront pas, à vrai dire, sans s'arrêter, mais *s'arrêteront peu*, parce qu'ils comprendront tout de suite et profiteront instantanément du fil conducteur que leur a ménagé Moschion. Mais je ne crois pas que ce sens ressorte du tout des vers 23-24, et je préfère admettre une défaillance de l'ἀγαθὴ μέρμυα de notre poète, dont les idées, pour une fois, se suivent mal.

Cet illogisme s'explique d'ailleurs, parce qu'on devine chez Moschion deux sentiments ou deux attitudes contradictoires. Sa piété lui prescrit une modestie, au moins apparente, et lui fait souhaiter que son ex-voto, cette stèle dans laquelle il a infusé la quintessence de ses pensées religieuses les plus sublimes, reste à l'abri de la curiosité banale et profanatrice des hommes. *Odi profanum vulgus et arceo*. C'est, pour ainsi dire, une affaire privée entre le dieu et lui ; et les gens intelligents le comprendront d'eux-mêmes. Mais d'autre part, en tant qu'auteur, Moschion serait bien navré si cette création de son cerveau passait inaperçue et si les hommes n'en pénétraient pas toute l'ingénieuse subtilité. C'est pourquoi il multiplie les explications avec une abondance peu flatteuse pour l'intelligence des passants.

16. Le sens d'ἐπιμελῶς n'est pas très net. Je suppose que les sots, après s'être convaincus de leur bêtise, doivent au moins mettre leur bonne volonté, faire leur possible, pour se rallier au bon sens ; c'est à dire, en termes clairs, renoncer *de bon gré* à comprendre, et non pas simplement par incapacité matérielle.

18. τοὺς δ' ἐπὶ σοφίῃ κριθέντας. Le sens est clair, mais je n'ai pas trouvé d'exemple semblable de l'emploi de κρινεσθαι ἐπὶ suivi du datif. On rencontre l'expression au sens de : « être jugé pour une faute commise » (PLUT., *Apopht.* 241, E ; DION CASS., 37, 42), sens qui est ici hors de question. Il faut évidemment entendre par κρινεσθαι « être mis à part, être rangé dans une catégorie particulière » ; tandis que ἐπὶ doit indiquer le *point de vue*, comme dans l'expression τὰς τῶν ἐπ' ἀρετῇ δεδοξασμένων ἀνδρῶν εἰκόνες ; ἰδεῖν (POLYBE, 6, 53, 10).

20-21. Ici Moschion revient à son idée de faciliter la solution de l'énigme, au moins pour ceux qui savent comprendre.

Λέγειν τι. Faut-il donner à τι le sens fort qu'il a souvent, et comprendre « quelque chose d'important, qui vaut la peine d'être connu » ? Cf., par exemple, λέγειν τι dans PLATON, *Phèdre* 260 A ; *Parménide* 135 A, et τις dans HERONDAS, VI, 54 : ἦν μὲν κοτ' ἦν τις, ἀλλὰ νῦν γε γήρακε. Je ne suis pas sûr, toutefois, qu'il faille chercher ici cette nuance emphatique.

συνιέντι δὲ μηδέν. Le datif n'est pas absolument correct. On pourrait l'expliquer en sous-entendant λέγω, dont dépendrait κόπτειν : « à celui qui ne comprend rien, [je dis] de ne pas m'obséder en vain ». Mais je crois plutôt que Moschion, après avoir répété συνιέντι au

datif pour la symétrie, a rompu la construction, et je prends *κόπτειν* pour un infinitif-impératif. On trouve, en Egypte même, l'infinitif ainsi employé dans des cas analogues ; par exemple dans la stèle de Batn Hérit (Théadelphie) publiée par Lefebvre, *Annales du Service* XIX (1919) p. 40, l. 22 : *ὄι μὴ πράγμα μὴ εἰστέναι* « Défense d'entrer pour qui n'a pas affaire (dans le temple d'Isis-Sachypsis) ».

22. Ici encore la suite des idées, indiquée par *γάρ*, n'est pas très claire. La pensée de Moschion paraît être la suivante : à l'instant où le dieu daigne porter un regard favorable sur la stèle à lui dédiée, il devient malséant que des mortels stupides s'interposent entre elle et lui ; leur présence est déplacée dans cette atmosphère sublime. C'est pourquoi ils doivent décamper au plus vite. Cf. la seconde partie de la note aux vers 15 et suivants. En outre, le vers sert d'introduction aux deux distiques prononcés par le dieu.

23. Ce vers reprend presque littéralement les termes du vers 22, et sera repris à son tour par le vers 38.

24. *Παρετρόχασεν* : équivalent, plus solennel, de *ἔλαθεν*. On trouve aussi le verbe *παρεκτροχάζειν*, employé au sens propre de *passer sans s'arrêter* (MILNE, *Greek Inscript.* No. 9204 (p. 71), l. 2.

25-26. L'idée de la récompense accordée à Moschion par le dieu, en remerciement de sa piété, est reprise au vers 39. Voir la note à celui-ci.

25. *ἔπαινον* : non seulement *éloge*, mais *remerciement*. Le verbe *ἐπαινέειν* se rencontre aussi bien dans le grec classique que dans la *κοιή* avec le sens de remercier : *ἐπαινῶ δ'εὖ παθοῦσα πρὸς σέθεν* (paroles d'Athèna, dans *Rhésos*, v. 648). Dans sa lettre aux gens d'Erythrai qui lui ont décerné des honneurs et envoyé une couronne et divers présents, Antiochus II leur dit... *ὑμᾶς ἐπαινοῦμεν εὐχαριστοῦς ὄντας ἐμὲ πᾶσιν* (WELLES, *Royal correspondance in the Hellenistic period*, No. 15, l. 14). Dans le décret des Milésiens au sujet de la fondation généreuse d'Eudémos en faveur des écoles, il est dit : *ἐψηφίσθαι Μιλησίοις ἐπηγησθαι μὲν Εὐδῆμον...* (ZIEBARTH, *Aus dem griech. Schulwesen*, p. 2, l. 6 de l'inscription). Le mot signifie même parfois remercier tout en refusant la chose offerte : ARISTOPH., *Grenouilles* 508 ; XENOPH., *Banquet* I, 7 ; *P. Eleph.* 13, l. 4.

Un remerciement engage celui qui le décerne, plus que ne ferait un simple éloge ; il est plus prometteur, *εὐέλπειν*, pour celui qui en est l'objet.



27. Μέσην μέσης τῆς πλινθίδος «au milieu du milieu du damier». On peut entendre : au *milieu* de la case *centrale* (chaque lettre n'occupant qu'une partie de sa case). Peut-être aussi Moschion veut-il dire qu'il faut, pour trouver le début du fil conducteur, tracer un axe imaginaire par le *milieu* du damier, et se porter ensuite au *milieu* de cet axe ; en d'autres termes, prendre l'intersection des deux axes, vertical et horizontal. Le premier sens est plus simple ; le second annoncerait déjà la division en quatre quartiers, qui sera formellement prescrite au vers 33.

χειραγωγὸν ἀρχήν. Cf. χειραγωγότης, v. 15.

29. Πλινθίδος μέριμνα, la pensée, c'est à dire la signification du damier, le secret qu'il cache, en quelque sorte, dans sa tête. Le mot a le même sens que νοῦς au vers 47. On pourrait aussi être tenté de voir dans μέριμνα (cf. v. 10) une allusion à la dépense d'ingéniosité que s'est imposée Moschion, et d'interpréter : « afin que devienne compréhensible pour toi le labeur intellectuel du damier, c'est à dire le damier, fruit d'un grand labeur intellectuel. » Cette seconde interprétation s'accorderait bien avec la haute opinion qu'a Moschion de lui-même ; et c'est sans doute ainsi qu'a compris Puchstein, qui traduit *curamque tabellae*. Mais comme le texte démotique parle aussi des « pensées de la table » (Reveillout, dans le mot-à-mot), il faut sans doute préférer le premier sens.

30-32. La comparaison entre le lecteur qui progresse de case en case dans son déchiffrement du damier, et le paysan qui irrigue son verger, est un trait de couleur locale emprunté aux procédés traditionnels de l'agriculture égyptienne. Le fellah divise son terrain, par de petites levées de terre, en une multitude de compartiments qui donnent aux champs l'aspect de damiers (fig. 3). Pour arroser, on fait arriver l'eau dans un des compartiments, dont on laisse le sol s'imbiber à fond ; puis, d'un coup de pioche, on ébrèche une des levées de terre, l'eau passe dans le compartiment voisin, et ainsi de suite.

31. ἐντεῦθεν se réfère à μέσην μέσης τῆς πλινθίδος : en partant du milieu du damier.

33-35. Ces vers, comme le remarque Puchstein, ne sont pas exempts d'obscurité. Je ne comprends pas très bien la traduction de Puchstein lui-même, ni son explication : « Cum quattuor illae areae partes de quibus supra diximus a lectore primo adspectu facile deprehendantur, auctor timet, ne ille prae ista partium dispositione artificium in universae tabulae rationibus captatum neglecturus sit ».

Je crois au contraire que ces vers n'ont pas d'autre but que de révéler au lecteur cette base du déchiffrement correct : la division du damier en quatre carrés par les axes vertical et horizontal. Dans chacun de ces

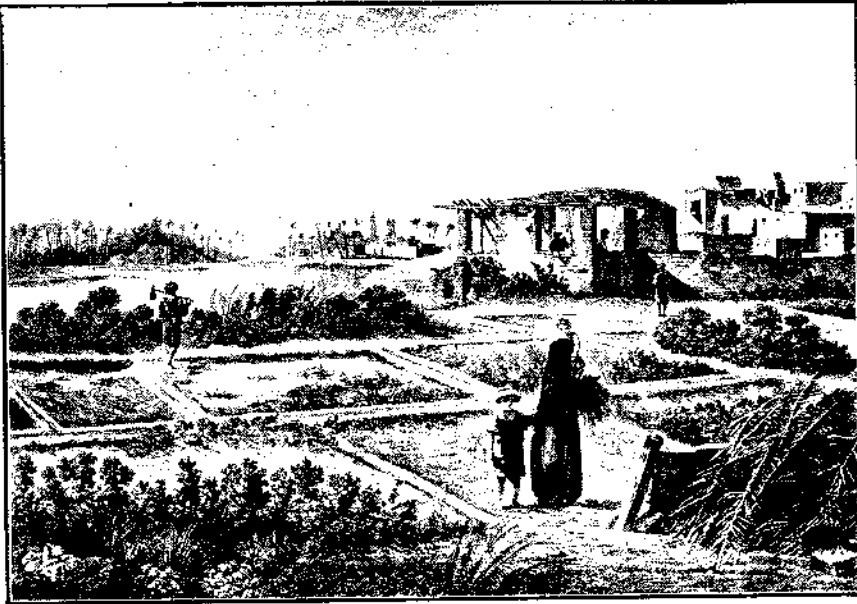


Fig. 3.

D'après la *Description de l'Égypte, Etat moderne*, vol. II, pl. XXIX.

carrés, la lecture peut se faire par une multitude d'itinéraires différents, mais à condition que chaque passage d'une case à l'autre rapproche le lecteur de l'angle le plus voisin. Une *direction générale* différente s'impose donc suivant qu'on se trouve dans l'un ou l'autre des quatre carrés, et le lecteur qui n'aurait pas fait cette division préalable du damier aurait toutes chances de s'embrouiller (συγχέας) dans son déchiffrement : d'où il conclurait, en toute bonne foi, que l'auteur du damier n'a rien fait qui vaille.

Voyons de plus près la construction de la phrase. Μὲν οὖν marque qu'après s'être laissé entraîner dans une comparaison littéraire, Moschion revient au vif de son sujet.

τιθείς, bien qu'au participe, et grammaticalement subordonné à μή λάθῃς, est en réalité le verbe principal. Τιθείς... μή λάθῃς équivaut, pour le sens, à τίθει... καὶ μή λάθῃς.

πανουργίης peut également bien être rapporté à ἀριθμούς (*numeros subdole fictos*, Puchstein; cf. l'emploi de πανούργωι, v. 14) ou à σώμα. Dans ce cas, πανουργίη désignerait l'astucieux, l'énigmatique damier. Je penche pour ce second sens, trouvant σώμα vague et peu expressif si on ne lui donne pas un complément.

ἀριθμούς : les éléments, les parties intégrantes d'un ensemble. Cf. PLATON, *Lois* 668 d : τοῦ ἀριθμοῦ τῷ σώματι; PLUT., 2, 45 c : τὸ καλὸν ἐκ πολλῶν ἀριθμῶν ἐπιτελεῖσθαι; ISOC., 11,16 (Blass) : πάντα τοὺς ἀριθμοὺς περιλαβῶν.

μή που λάθῃς, à lui tout seul, ne signifie rien. Construire : μή που λάθῃς τιθείς... « ne divise pas à ton insu... » serait grammaticalement correct, mais donnerait un sens contraire à l'intention manifeste de Moschion. Je crois donc qu'il faut unir étroitement μή που λάθῃς καὶ προσέψῃς et comprendre μή που λαθῶν προσάψῃς, ou mieux λάθῃς προσάψας : ne va pas imputer, à ton insu, ta propre erreur à celui qui ne l'a pas commise. Bien entendu, on ne peut pas imputer une erreur à quelqu'un sans s'en douter ; mais on peut ne pas se douter qu'on la lui impute injustement, et telle est ici l'idée.

37. Allusion aux trajets divers mais équivalents, en longueur et en nombre de cases, qui peuvent mener le lecteur d'une même source (le centre du damier) à un même aboutissement (l'angle).

38-40. J'avoue ne pas bien comprendre ce que veut dire Moschion dans ces vers ; ou plutôt je crains fort qu'il ne se soit laissé entraîner, par son élan poétique ou religieux, dans un raisonnement où la logique ne trouve pas son compte. Le dernier vers est mutilé, mais on peut en rétablir le sens, sinon la lettre, d'après le texte démotique, que Revillout traduit : « il convient que tu sois d'accord avec ma voix en sorte que tu dises : Miracle d'Osiris ». H. Weil proposait de restituer : σαφῶς ἐρεῖς πεισθεῖς ἐμοί· θεοῦ τόδ' ἐστὶν ἔργον]. Si ce ne sont pas là les mots mêmes de Moschion, le sens doit bien être celui-là ; le lecteur (le passant) sera d'accord avec Moschion pour reconnaître une intervention miraculeuse d'Osiris.

Mais les raisons qui sont supposées le convaincre sont assez curieuses. On ne peut méconnaître, dans le vers 39, une reprise voulue, quasi litté-

rale, des vers 25-26, où il est question, non pas des bienfaits *passés* du dieu, mais de ceux qu'il promet à Moschion pour l'avenir, en remerciement (ἀνθ' ὧν) de son ex-voto. Le vers 38, reprise de 22 et 23, ne peut, lui, faire allusion qu'à la satisfaction éprouvée par le dieu à la vue de cet ex-voto, satisfaction de bon augure pour celui qui l'a provoquée. Or on voit mal pourquoi le passant serait irrésistiblement forcé de crier au miracle, à l'idée de ces bienfaits éventuels et hypothétiques qu'il plaît à Moschion de se promettre à lui-même de la part du dieu. La seule chose qui puisse impressionner et convaincre le lecteur, c'est l'attestation d'un miracle bien et dûment réalisé, comme la guérison du pied de Moschion. C'est cela que devrait désigner καρπός, au vers 39 : καρπός praemium est pedis a deo sanati (Puchstein) ; et le démotique, au vers correspondant, dit expressément : « . . . et que la grandeur du don qu'a donné le Seigneur, c'est à dire la santé, se présente à toi sur cette table ». En somme Moschion raisonne comme si la guérison de son pied était le résultat du contentement éprouvé par le dieu en présence de l'ex-voto qui le remercie précisément de cette guérison !

43-44. Puchstein rapporte χῶρην à ἀποκρύψαι : « . . . non potest quin campum occultet, quo etiam ambages praebeat (quaerere) volenti. » Mais je ne vois pas bien quel peut être, dans ce cas, le sens de χῶρην ; et le sens emphatique qu'on est alors obligé de donner au « αἰ » précédant πλάνην n'est pas satisfaisant non plus. Je crois plus naturel de faire dépendre χῶρην de παράσχηι et de le lier étroitement à πλάνην. Les deux mots font image ensemble, évoquent le champ libre, l'espace ouvert où l'explorateur hardi (c'est à dire le déchiffreur) pourra se lancer à la découverte . . . et s'égarer.

45. κείσε reprend l'idée de πλάνην : dans cette mauvaise direction.

46. Puchstein donne à ὡς ἄν un sens *final* : « ut . . . intellegas ». L'idée serait celle-ci : *pour comprendre* l'intention (la signification profonde, νοῦς) du présent poème, après avoir détaché de chaque vers une lettre (la première), reporte-toi au début du fil conducteur (le centre du damier ; cf. v. 27). Or ce raisonnement n'est pas juste : il inverse le rapport logique des termes. Le lecteur qui aura détaché les premières lettres et reconnu l'acrostiche ΜΟΧΙΩΝΟC, aura dès lors compris tout le νοῦς de ce poème, sans avoir besoin de se reporter à quoi que ce soit. C'est au contraire ce poème qui lui permettra d'utiliser le « fil conducteur » et de déchiffrer l'énigme du damier, en y retrouvant le nom de Moschion, sur lequel l'acrostiche aura éveillé son attention.

A vrai dire, une logique défectueuse ne surprendrait guère de la part de Moschion. Mais, en outre, l'emploi de ὡς ἔν pour indiquer un *but* est relativement rare en grec. Mayser, *Grammatik der griechischen Papyri*, II, 1, p. 258-61 et II, 3, p. 82, n'en a relevé que cinq exemples dans les papyrus ptolémaïques ; et, dans l'un des cinq (*P. Cair. Zen.* 59049, l. 2), ἔνα a été ensuite substitué à ὡς ἔν. L'expression signifie normalement *lorsque, après que* (MAYSER, *Ibid.*, II, 1, p. 270 et suiv. ; II, 3, p. 79-80) ; et ce sens convient tout à fait ici : « lorsque tu auras compris l'intention du présent poème, en détachant de chaque vers une lettre... ». Ἀποκνίσας... est une explication de κατάσχησ νοῦν.

49. Puchstein traduit : « Nam id ostendet, si quaeras, num recto sis praeditus ingenio ». L'idée est inattendue et, ici encore, le καί emphatique contenu dans κῆν s'explique assez mal. Je crois qu'il faut comprendre : il te guidera, si tu l'interroges, et à condition que tu aies l'esprit droit. On peut, sans doute, trouver étrange que les deux conditions soient exprimées, l'une par εἰ et l'optatif, l'autre par ῆν (= ἔάν) et le subjonctif. Mais, outre les nécessités du vers qui peuvent expliquer bien des choses, les deux conditions sont inégalement impérieuses. La première marque une simple éventualité : « au cas où il te prendrait fantaisie de l'interroger (ce à quoi rien ne t'oblige) ». La seconde, au contraire, s'impose absolument : avoir l'esprit droit est une condition *sine qua non* pour profiter des indications de l'auteur et comprendre l'énigme. La différence de construction est peut-être destinée à souligner cette différence de nature entre les deux conditions.

ὀρθὸν νοῦν rappelle, en sens inverse, l'ἀγκύλην διάνοιαν du vers 16.

### V. Analyse métrique.

Moschion a poussé le raffinement jusqu'à utiliser, pour ses poèmes, trois mètres différents. Lorsqu'il s'adresse au dieu (G 1) ou lorsque le dieu s'adresse à lui (G 3 et G 6), tous deux s'expriment en dactyles et prononcent chaque fois deux distiques. Cette forme métrique, propre aux épigrammes et même, à l'occasion, jugée convenable pour les hymnes (1), possède une noble simplicité qui accentue le caractère solennel des paroles. Le poème G 4, sorte de notice explicative impersonnelle, est rédigé

(1) Cf. l'hymne pour le bain de Pallas, par Callimaque.

en tétramètres iambiques catalectiques, mètre banal et sans prétention. Enfin, lorsque la stèle prend la parole, (G 2 et G 5), cette personne compliquée et énigmatique adopte un rythme peu courant, le sotadéen (1). C'est un tétramètre ionique catalectique, constitué par quatre ioniques *a majore*, dont le dernier est réduit aux deux longues. Chaque ionique peut être remplacé par un ditrochée. La substitution de deux brèves à une longue ou d'une longue à deux brèves est permise à toutes les positions, avec quelques restrictions cependant pour les formes extrêmes auxquelles aboutit l'usage de cette faculté : le pied de six brèves, le molosse et l'ionique mineur. Licences supplémentaires, un trochée peut être remplacé par un spondée, et la brève finale d'un pied peut être remplacée par une longue, ce qui donne lieu à des pieds de sept temps - - - ∪ , - ∪ - - , - - ∪ - etc... (2).

Voici le schéma métrique des poèmes G 2 et G 5 (3).

G 2.

5	∪ ∪ - ∪ ∪	-   - ∪ ∪	- - ∪ ∪	- -
	- - ∪ ∪	- -   ∪ ∪	-   - ∪ ∪	- ∪
	- ∪ - ∪	- -   ∪ ∪	-   - ∪ ∪	- ∪
	∪ ∪ - ∪ ∪	-   -   ∪ ∪	-   ∪ - ∪	- -
	∪ ∪ - ∪ ∪	-   ∪ ∪ ∪ ∪	∪ ∪ ∪ - ∪	- ∪
10	- ∪ - ∪	- -   ∪ ∪	-   ∪ - ∪	- ∪
	- ∪ - ∪	-   ∪ - ∪	- ∪ - ∪	- ∪
	- ∪ ∪ ∪ ∪	- -   ∪ ∪	- ∪ - ∪	- -
	- ∪ - ∪	-   ∪ ∪ ∪ ∪	- ∪ - ∪	- ∪
	∪ ∪ ∪ ∪ ∪ ∪	- -   ∪ ∪	-   ∪ - ∪	- ∪

(1) G. HERMANN, *Elementa doctrinae metricae*, p. 444 et suiv. ; W. CHRIST, *Metrik*, p. 567 ; WILAMOWITZ, *Griech. Verskunde*, p. 143 ; PODHORSKY, *De versu sotadeo*, *Dissert. Philol. Vindobon.*, V. (1895), p. 109-184 (que je n'ai pu consulter) ; L. ESCHER, *De Sotadis Maronitae reliquiis*, *Dissert. Giessen*, 1913, p. 42-50 ; POWELL, *Collectanea alexandrina*, p. 238-245.

(2) Voir les tableaux des diverses formes de pieds qui se rencontrent à chaque position, dans HERMANN, *Elementa*, p. 449-450 ; ESCHER, *Op. cit.* p. 45 et 48.

(3) Les doubles traits marquent la coupe après la deuxième longue du second pied, les traits gras la coupe après la première longue du second ou du troisième pied, les traits minces la diérèse après le second pied. Les traits sont moitié moins longs lorsque la coupe se trouve entre les deux éléments d'un mot composé.

15	— u — u	— u u u u	— — u u	— u
	— u — u	— — u u'	— u u u u	— —
	— u u u u	— u — u	— u u u u	— —
	— u u u u	— u — u	u u u — u	— —
	u u — u u	— u — u	— u — u	— u
20	u u — u u	— u — u	u u — u u	— u
	— u — u	— — u u	— u — u	— —
	u u — u u	— — u u	— u — u	— u

G 5

	— u — u	— — u u'	— u — u	— u
	— u — u	— — u u	— — u u	— u
	— — u u	— — u u	— — u u	— —
	— — u u	— u — u	— u — u	— —
45	u u u — u	— — u u	— u — u	— u
	— u u u u	— — u u	— u — u	— —
	— u — u	— — u u	— — u u	— —
	— — u u	— u — u	— u — u	— —
	— u — u	— u — u	— — u u	— —

Comparés aux autres sotadéens que nous ont conservés divers auteurs anciens, ceux de Moschion apparaissent remarquablement purs. Outre l'emploi du ditrochée, qui est dans la nature même du sotadéen, Moschion ne s'est permis qu'un seul genre de substitution, celle de deux brèves à une longue. Jamais il n'a remplacé deux brèves par une longue : on ne rencontre donc chez lui ni molosse ni ionique mineur. Il n'a pas non plus fait usage de pieds de sept temps. Deux de ses vers se composent d'ioniques purs (6 et 43). Le vers 11 ne compte que des trochées. La substitution du ditrochée à l'ionique, plus fréquente dans la seconde moitié du vers, en ce qui concerne le poème G 5, apparaît indifféremment à toutes les places dans le poème G 2.

Un pied de six brèves apparaît au vers 14, à la première place, la seule où cette forme de pied se rencontre dans les sotadéens anciennement connus. La forme u u u — u apparaît au premier pied du vers 45 et au

troisième des vers 9 et 18, les deux seules places où on la trouve dans les autres sotadéens. S'il faut faire la part du hasard dans cette coïncidence, le nombre des sotadéens qui nous sont parvenus étant des plus restreints, il n'en reste pas moins que Moschion paraît avoir observé avec le plus grand scrupule les règles qui régissaient ce genre de vers.

Au point de vue des coupes, Puchstein avait cru pouvoir déduire du poème G 5 que Moschion s'imposait comme césure primordiale la penthémimère. Celle-ci en effet se rencontre dans chacun des vers de G 5 (une fois dans un mot composé, v. 43) ; mais on ne la trouve que dans 10 des 18 vers de G 2 (une fois dans un mot composé, v. 13).

La diérèse après le second pied se rencontre 12 fois sur 18 vers dans G 2 (à l'intérieur d'un mot composé, aux vers 13 et 16), 4 fois sur 9 vers dans G 5 (dans un mot composé, au vers 41). Dans plusieurs cas, c'est elle qui constitue la véritable césure du vers, bien marquée par le sens de la phrase (v. 11, 15, 17, 18, 20, 49). Déjà Hermann (1) avait remarqué que le sotadéen semblait « ex duabus partibus constare, quarum prior secundo pede Ionico finitur... Ideoque deberet etiam caesura esse in fine secundi pedis, sed eam in tam fracto numero minus diligenter observari, non est mirum. Quare dimidia fere pars horum versuum habet caesuram, dimidia non habet ». La proportion est à peu près la même chez Moschion.

Aujourd'hui on a tendance à chercher la coupe fondamentale du sotadéen après la deuxième longue du second pied (2) ce qui restreint d'emblée la présence de cette coupe aux seuls cas où ce pied est un ionique majeur (ou un molosse). Chez Moschion, ce cas est loin d'être toujours réalisé ; et même alors la césure en question n'existe pas toujours. Elle apparaît 9 fois sur 18 vers dans G 2 et 3 fois sur 9 vers dans G 5 (dans un mot composé au vers 47).

La coupe après la première syllabe du troisième pied, qui ne manque qu'une fois dans G 5 (au vers 41), est au contraire exceptionnelle dans G 2, où elle n'apparaît que 6 fois sur 18 vers.

Au total, après la découverte de G 2, le rapprochement des sotadéens de Moschion avec ceux de Lucien dans la *Tragodopodagra*, v. 113-124, n'est plus aussi frappant que Puchstein avait pu le croire d'après le seul poème G 5.

(1) *Elementa*, p. 451.

(2) Cf. ESCHER, *Op. cit.*, p. 46 et 49.



Un autre rapprochement intéressant est celui qu'on peut faire avec l'étrange « vision » de Maximos (1), conservée sur une paroi de la cour du temple de Kalabchah (Nubie), l'ancienne Talmis. Le début de ce poème, 23 vers, est composé en sotadéens, dont les 22 premiers présentent l'acrostiche Μάξιμος δεκουρίων ἔγραψα. Maximos s'est montré moins délicat que Moschion dans l'emploi des substitutions (2). Il a remplacé trois fois l'ionique par un molosse, au second pied (3) des vers 2, 15 et 16. Plus grave encore, son vers 18 compte deux pieds de sept temps. Il n'a employé la forme  $\cup\cup\cup - \cup$  qu'au troisième pied (v. 7, 9, 20, 21). Mais le pied de six brèves se rencontre chez lui à la fois en première place (v. 1. 11) et en troisième (v. 12).

Au point de vue des coupes, la penthémimère se rencontre chez Maximos dans 12 vers sur 23 (v. 1, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 11, 13, 18, 20, 21), — contre 19 sur 27 vers chez Moschion ; la diérèse après le second pied dans 12 vers (v. 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 17, 18, 20, 21), — 16 chez Moschion ; la coupe après la deuxième longue du second pied dans 8 vers (v. 2, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17), — 12 chez Moschion ; la coupe après la première syllabe du troisième pied dans 12 vers (v. 1, 2, 4, 5, 11, 13, 14, 15, 16, 19, 22, 23), — 14 chez Moschion. A cet égard encore, Moschion montre donc une certaine supériorité. Somme toute, ses sotadéens peuvent, du point de vue technique, être regardés comme de très bons modèles du genre (4).

(1) Publiée à peu près simultanément par MAHAFFY et BURY, *Bulletin de Corr. hell.*, XVIII (1894) p. 150-151 ; 154-157. — et par SAYCE et H. WEIL, *Revue des Etudes gr.*, VII (1894), p. 284-291. Étudiée depuis par E. ROHDE, *Philologus* LIV, (1895), p. 11-15 ; G. GASTINEL, *Mélanges d'arch. et d'hist.* XV (1895), p. 485-491 ; G. KAIBEL, *Sitzungsber. Preuss. Akad. der Wiss.*, 1895, p. 781 et suiv. ; H. GAUTHIER, *Annales du Service des Antiq.*, X (1909), p. 66-76 (collation originale de l'inscription) ; Id. *Le temple de Kalabchah*, p. 239 ; G. MANTEUFFEL, *Eos*, XXXI (1928), p. 181 et suiv. ; Id. *De Opusculis graecis Aegypti*, p. 198-199 (nouvelle édition du texte, ne tenant pas compte de la collation de Gauthier).

(2) Toutefois deux des plus sérieuses licences qu'on lui imputait disparaissent avec les nouvelles lectures de Gauthier : v. 9, Ἐλίκωνι χλοῆς au lieu de Ἐλίκων χλοῆς (ionique mineur) ; v. 17 κἄπο βραχὺ au lieu de κἄπο βραχύ. Le vers 22 aussi se scande mieux avec les lectures de Gauthier.

(3) La seule place où le molosse se rencontre dans les sotadéens.

(4) Rappelons que l'Égypte nous a rendu encore quatre autres sotadéens : *P. Oxy.* 413, v. 88-91.

## VI. Moschion et son ex-voto.

On aimerait que Moschion, si prodigue de détails inutiles, eût glissé dans ses poèmes quelques renseignements sur lui-même, sa nationalité, sa condition sociale, sa profession. Tout ce qu'il nous apprend, c'est qu'il était pieux et avait bonne tête (v. 8-10) ; sa psychologie personnelle se dégage d'ailleurs avec assez de clarté du texte même de ses poèmes.

Puschstein avait supposé (p. 13) que Moschion était un Egyptien, et cette opinion me paraît très vraisemblable. La forme grecque de son nom ne prouve naturellement rien sur sa nationalité : de très bonne heure on trouve des Egyptiens portant des noms grecs, et inversement (1).

La présence des poèmes démotiques est plus frappante. Non pas que les Grecs fussent tous ignorants de cette langue. On connaît la lettre (en grec) d'une mère félicitant son fils d'étudier le démotique, ce qui lui permettra d'être précepteur dans une famille égyptienne et d'assurer le pain de ses vieux jours(2). Mais si ce texte montre qu'un Grec apprenait parfois le démotique, dans une intention intéressée, elle prouve surtout que la bourgeoisie égyptienne désirait donner à ses enfants des professeurs grecs, pour les initier à la langue et à la culture regardées alors comme supérieures, indispensables à un homme de la bonne société. Qu'un Grec eût pris la peine de composer un damier et de rédiger des poèmes en démotique, c'est chose assez peu vraisemblable ; tandis qu'on imagine sans peine un Egyptien écrivant à la fois dans sa langue et en grec, pour que ses confidences puissent être comprises par les deux catégories de la population, "Ελληνσι καὶ ἑνδαπίοισι... κηρύσσων (3).

(1) Le fait est trop connu pour que j'y insiste ; cf. *Schubart, Einführung*, p. 309, 313, 326-327. Rappelons les cas frappants de Marôn fils de Dionysios, qui s'appelait auparavant Nektsaphthis fils de Pétosiris (*P. Tebt.* I, 61 a, l. 40; 118-117 av. J. C.) et de Eudaimon fils de Psois et de Tiathrès, qui obtient de l'idiologue l'autorisation d'helléniser rétrospectivement son ascendance et de se dire désormais fils de Hérôn et Didymè (*WILCKEN, Chrest.* No. 52 ; 194 après J.-C.)

(2) *WILCKEN, Chrest.* No. 136 ; IIe siècle après J.-C.

(3) Les Egyptiens étaient désireux et fiers de toucher le public grec, de mettre à sa portée, par des traductions, les œuvres de la littérature égyptienne, surtout religieuse. Cf. l'arétalogie d'Imouthès (*P. Oxy.* 1381), l. 32-35 : "Εγὼ δὲ πολλάκις τῆς αὐτῆς βιβλίου τὴν ἑρμηνείαν ἀρξάμενος Ἑλληνίζω γλώσση [ἄ]φθονον (?) αἰῶνι κηρύξαι... ; l. 198-202 : "Ελληνίς δὲ πᾶσα γλῶσσα τὴν σὴν λαλήσει ἱστορίαν καὶ πᾶς Ἑλλήν ἀνὴρ τὸν τοῦ Φθα σεβήσεται Ἴμουθην. Dans le quatrième des hymnes d'Isidoros publiés par A. VOGLIANO dans le premier rapport sur les fouilles de l'Université de Milan à Médinet Mâdi (Le Caire, 1936) l'auteur dit, p. 39, v. 38-39 : ταῦτα καὶ αὐτὸς ἐγὼ πάντ' ἀναγραφάμενος ἑρμήνησα' Ἑλλήσοι. Qu'Isidoros ne fut pas grec, son style le prouve de reste. Parfois aussi, il est vrai, les Egyptiens montraient de la répugnance à laisser traduire en grec les ouvrages de leur langue ; cf. *REITZENSTEIN, Poimandres*, p. 349.

En outre, la stèle de Moschion présente certaines caractéristiques qui semblent révéler une inspiration égyptienne. Puchstein a déjà noté (p. 10) qu'il est contraire à l'usage grec de voir un dieu, à qui un monument est dédié, prendre la parole sur ce monument même et exprimer sa satisfaction, comme le fait ici Osiris. En revanche on en trouve des exemples en égyptien, sur des stèles (royales, il est vrai) et sur des parois de monuments (1).

A ces indices, j'en ajouterai un autre, qui est plutôt une impression personnelle, assez difficile à analyser d'une manière objective, et qui cependant a plus de force, à mes yeux, que les arguments précédents : Moschion écrit le grec comme un homme dont ce n'est pas la langue maternelle.

Son grec est correct ; plus on y regarde de près, plus on trouve difficile de lui reprocher quelque véritable faute de grammaire. Sa langue est coulante, aisée, et atteste une bonne étude des procédés stylistiques. Les cinq poèmes débutent tous par un mouvement oratoire assez heureux, vif ou majestueux selon les cas. Moschion connaît l'art de mettre un mot en valeur par la place qu'il lui donne (cf. *ἀνθεμα*, v. 3 ; *κύλλεις*, v. 6 ; *Μοσχίων*, v. 10). Il sait conduire et développer une longue période avec souplesse, sans souligner trop lourdement les articulations logiques, mais sans perdre non plus le fil de sa phrase (cf. v. 8-19). La technique de son style, — comme celle de sa versification —, est très supérieure à la pauvreté intellectuelle du contenu. Ce style a cependant quelque chose d'artificiel, de scolaire. Moschion avait évidemment la tête pleine de réminiscences poétiques, et aussi d'armatures de phrases, de cadres de vers, tout prêts et qu'il lui suffisait de remplir avec des mots appropriés. Son style est d'un écolier consciencieux, mais il ne révèle ni personnalité, ni possession véritable et profonde de la langue grecque.

(1) Par exemple, la stèle d'Aménophis III dédiant à Amon le temple des Colosses, BREASTED, *Ancient Records*, II, § 909. La dédicace se termine ainsi : « Accept that which I have made, revered father Amon of the beginning of the world. » Amon Rê, prenant la parole, répond : « Come, my son Amenhotep, I have seen thy monument (cf. *δέρομαι*.. *ἀνθεμα*), I am thy father, creator of thy beauty... I accept the [monument] which thou hast made for me ». Cf. les promesses de Ptah à Ramsès II sur une stèle du temple d'Abou Simbel (BREASTED, *Ibid.* III, §§ 398-414);— les paroles d'Amon aux dieux, exprimant sa satisfaction de la grande salle hypostyle de Karnak (BREASTED, *Ibid.* III, § 511.)

Il faut donc sans doute voir dans Moschion un membre de la bourgeoisie égyptienne, auquel des maîtres grecs ont inculqué une bonne instruction littéraire. On devine, à la façon dont il multiplie et allonge ses poèmes grecs, le plaisir de montrer qu'il connaît à fond cette langue, y compris la métrique, et que les rythmes différents, même le sotadéen, n'ont pas de secrets pour lui. Il est curieux de noter que la « vision » de Maximos, dont nous avons comparé plus haut les 23 sotadéens à ceux de Moschion, est, elle aussi, l'œuvre d'un étranger hellénisé. Maximos nous révèle lui-même son origine éthiopienne (1) et attribue à un miracle divin le don qu'il a de s'exprimer en grec ; miracle à demi avorté, d'ailleurs, et dont un modeste maître d'école suffit à endosser la responsabilité. Moschion et Maximos sont deux témoins, parmi tant d'autres, du prestige atteint par la culture grecque en Egypte.

Tous deux, au surplus, ont dû vivre à l'époque où cette culture atteignait sa plus large diffusion. G. Gastinel, dans l'article mentionné p. 28 n. 1, place Maximos entre Hadrien et Dioclétien. Quant à Moschion, l'écriture de son inscription me paraît dater de la fin du II<sup>e</sup> ou du début du III<sup>e</sup> siècle après J.-C. C'est un moment où l'on ne rencontre presque plus de traces écrites de la langue égyptienne, éliminée en apparence par le grec, mais où elle ne va pas tarder à regagner vigoureusement du terrain, sous la forme du copte, à la faveur de circonstances sociales, économiques et religieuses nouvelles.

Sur les conditions dans lesquelles s'est produit le miracle dont a bénéficié Moschion, nous ne savons rien. Le texte démotique était peut-être plus explicite que le grec, à en juger par la traduction que donne Revillout pour la partie conservée du damier : « La myrrhe il a donnée comme remède à mon pied quand s'en alla la distorsion qui était sur lui — celui qui a dit : Ecoute, mon fils. . . » Le poème acrostiche D 3 semble avoir, lui aussi, contenu quelques détails à ce sujet, mais dans l'état actuel de la pierre on n'en peut rien tirer de précis. Ce n'est donc pas le lieu de refaire une étude sur les guérisons miraculeuses obtenues par l'intervention d'Osiris, de Sérapis, d'Imouthès, d'Aménôthès, d'Amon ou

(1) V. 24-25. Le nom de Maximus lui a sans doute été donné à son entrée dans l'armée romaine. Ainsi le jeune Apion, engagé dans la flotte de Misène, annonce-t-il à son père qu'il s'appelle désormais Antonius Maximus (*B. G. U.* 423 = WILCKEN, *Chrest.* No. 480, l. 22-23 ; II<sup>e</sup> siècle après J.-C.)

d'autres divinités (1). Contentons-nous de supposer que Moschion est allé passer une nuit dans le Sérapéum de Xoïs, qu'Osiris lui est apparu et lui a révélé, — peut-être appliqué lui-même, — les remèdes propres à le guérir.

La stèle de Moschion, en tant que témoignage de reconnaissance pour cette guérison, appartient à une catégorie de monuments bien connus en épigraphie, et nous ne nous attarderons pas non plus sur ce point. La grande originalité de notre homme est d'avoir exprimé cette reconnaissance sous la forme des damiers grec et démotique. Il a déployé pour cela un effort cérébral peu commun (v. 10-13) et la fierté béate qu'il en éprouve rayonne tout au long de ses poèmes. Pourtant, Puchstein (p. 5) l'a remarqué, n'importe quelle phrase peut se disposer de cette façon, pourvu qu'elle ait un nombre impair de lettres : condition réalisable sans dépense exceptionnelle de génie (2). La seule chose difficile et méritoire, c'était d'en concevoir l'idée, et c'est sans aucun doute de cela que Moschion est fier. S'il faut l'en croire, ce serait lui l'inventeur de cette disposition. Il est difficile de savoir si ses prétentions sont fondées. En tout cas l'idée devait être assez neuve et peu répandue : s'il s'était agi d'une chose bien connue, les longues explications de Moschion et les éloges qu'il se décerne auraient paru trop ridicules à ses contemporains.

Quel qu'en soit l'inventeur, ce genre de combinaison graphique était destiné à obtenir un certain succès, car il nous en est parvenu plusieurs

(1) Cf. L. DEUBNER, *De Incubatione* (1900); O. WEINREICH, *Antike Heilungswunder* (1909); WILCKEN, *U. P. Z. I.*, p. 34-35; A. KIEFFER, *Aretalogische Studien* (Inaug. Dissert., Leipzig 1929); G. MANTEUFFEL, *De Opusculis graecis Aegypti* (1930), p. 21 et suivantes.

(2) Malgré la ressemblance extérieure, il faut beaucoup plus d'habileté pour composer un tableau de *mots croisés*, comme le fameux *sator, arepo, tenet, opera, rotas*, qui circula dans tout le monde romain, et dont le Musée du Caire possède une variante sur un ostrakon (CRUM, *Coptic Monuments*, No. 8147). Les Egyptiens, dont l'écriture (hiéroglyphique) se prêtait aux dispositions décoratives, ont dû de bonne heure pratiquer des amusements graphiques de ce genre. Legrain a publié (*Annales du Service*, IV, (1903) p. 136-37) deux fragments d'inscriptions intéressants à ce sujet. Sur l'un d'eux, le texte est disposé en lignes horizontales, mais certains hiéroglyphes servaient une seconde fois et constituaient, de distance en distance, des colonnes verticales de texte. C'est une variante des mots croisés, dans laquelle les lettres ne se lisent pas toutes dans les deux sens, mais où l'ensemble des mots doit offrir une signification suivie et intelligible. C'est le principe même dont Publilius Optatianus Porfyrius devait faire usage, avec une habileté prodigieuse et digne d'un meilleur emploi, allant par exemple jusqu'à composer un poème *latin* dont les lettres, lues de dix en dix en colonnes verticales, constituent des vers *grecs*. (*Optatianus Porfyrii Carmina*, ed. ELSA KLUGE, Teubner 1926, poème 16).

autres exemples (1), présentant parfois de légères variantes dans la disposition des lettres. Au dos d'une des *tables iliaques* (2) on lit la formule ΘΕΟΔΩΡΗΟΣ ΗΙ ΤΕΧΝΗ disposée en forme de carré correspondant au quart supérieur droit du damier de Moschion, avec cette différence qu'une case sur deux a été laissée blanche ; de la sorte, on peut lire la phrase non seulement horizontalement et verticalement, comme chez Moschion, mais encore en diagonale. Au revers d'une autre *table iliaque* (3), les mots ΑΚΤΙΣ ΑΧΙΛΛΗΟΣ ΘΕΟΔΩΡΗΟΣ ΚΑΘ ΟΜΗΡΟΝ sont disposés selon le principe de Moschion, mais de telle manière que l'ensemble dessine la forme d'un autel à cornes, ce qui entraîne certaines particularités, dans le haut de la figure. On a ici combiné le damier à la façon de Moschion avec cet autre jeu qui consiste à dessiner diverses figures (autel, syrinx, ovale, etc..) par la longueur différente des vers.

Deux mosaïques d'Orléansville portent, elles aussi, des inscriptions disposées suivant le principe du damier. L'une se lit [S]ANCTA ECLESIA, l'autre [M]ARINVS SACERDOS (4).

Encore au XI<sup>e</sup> siècle après J.-C., on trouve, disposé de la même façon, ce vers composé pour l'impératrice Eudocia Macrembolitissa :

ΕΥΔΟΚΙΑΣ Η ΔΕΑΤΟΣ ΑΥΓΟΥΣΤΗΣ ΠΕΛΕΙ.

Le même jeu d'écriture se rencontre, paraît-il, jusque dans l'Inde (5) ; et l'on me dit que les Arabes, à leur tour, s'y sont amusés. Moschion, s'il en est bien l'inventeur, n'avait donc pas tort d'être fier de sa trouvaille ; et le dicton n'a pas tort non plus, d'après lequel : « Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire ».

Le Caire, 1<sup>er</sup> Juillet 1936.

O. GUÉRAUD.

(1) Cf. GARDTHAUSEN, *Griechische Palaeographie*, 2<sup>e</sup> éd., II, p. 64-66, à qui j'ai emprunté la plupart des exemples cités dans la suite.

(2) DAREMBERG-SAGLIO, *Dict. des Antiquités*, s. v. Iliacae (tabulae), No. 3. Cf. *ibid.*, No. 6.

(3) DAREMBERG-SAGLIO, *Ibid.*, No. 8. Cf. BIENKOWSKI, *Mitteil. d. Rom. Inst.*, VI (1891), p. 200 et pl. V.

(4) *C. I. L.* VIII, 9710 et 9711. Dans les deux manque la première lettre, qui aurait dû constituer le centre du damier : la case est vide. De ces deux inscriptions ont peut en rapprocher une autre, trouvée elle aussi dans l'Afrique du nord, et où les mots SAEPAE SACRVM SANCTIS MAVRIS FACIAS LIBENS forment les quatre côtés d'un carré, à l'intérieur duquel on les lit encore suivant toute une série d'axes et de diagonales dont les points de départ et d'arrivée sont constitués par les S figurant à intervalles réguliers (toutes les six lettres) le long de la phrase. Cf. *Bulletin arch. des Trav. hist., Procès-verbaux des séances*, janvier 1914, p. XVIII ; reproduite dans *Revue arch.* XXIII (1914) p. 461-62. (Je n'ai pu consulter que cette dernière).

(5) Cf. GARDTHAUSEN, *Op. cit.* p. 65.